

« Si la vie repose sur une base, si c'est une coupe que l'on remplit, que l'on remplit indéfiniment, alors ma coupe repose sur ce souvenir. »

Le 18 avril 1939, Virginia Woolf commence un texte qu'elle nomme *Une esquisse du passé*. Elle réfléchit sur la mémoire et sur les mémoires. Elle évoque un souvenir de 1889. La sensation est intacte.

Elle a sept ans, elle est dans son lit, à demi éveillée. La chambre des enfants, à St. Ives, donne sur la mer. Ce sont les vacances, comme chaque année, en Cornouailles. Lande, genêts, bruyère et chemins creux. C'est un lieu mythique, un creuset. Elle entend les vagues qui se brisent, une deux, une deux, et qui lancent une gerbe d'eau sur la plage ; et puis qui se brisent, une deux, une deux, derrière un store jaune. Elle entend le store traîner son petit gland sur le sol quand le vent le gonfle. Elle est couchée, elle entend le giclement de l'eau, et elle voit cette lumière et elle sent qu'il est à peu près impossible qu'elle soit là.

« Je suis en proie, écrit-elle, à l'extase la plus pure que l'on puisse imaginer. »

« Si j'étais peintre, je rendrais ces premières impressions en jaune pâle, argent et vert. Il y aurait le store jaune pâle ; la mer verte ; le gris argent des fleurs de la passion ; je représenterais une forme sphérique ; semi-translucide. Je représenterais des pétales recourbés ; des coquillages, des choses semi-translucides ; je tracerais des formes arrondies, à travers lesquelles on verrait la lumière, mais qui demeureraient imprécises. Tout serait vague et indistinct ; et ce qu'on verrait, on l'entendrait aussi.

Des sons sortiraient de tel pétale ou de telle feuille, des sons indissociables de image. J'entends aussi le croassement des freux qui tombe de très haut. Les cris semblent traverser un air élastique et visqueux. »

On comprend tout de suite pourquoi Virginia n'est pas peintre – elle qui soupire si souvent : si j'étais peintre – mais non, elle est écrivain, C'est-à-dire qu'elle croit possible de faire ressentir des émotions à un lecteur en lui décrivant des choses impossibles à peindre, des gens impossibles à comprendre, des faits impossibles à expliquer, des souvenirs oubliés.

Le souvenir suivant est sensuel. Des pommes rouge et or. Les pommes arrivent à la hauteur de la tête de la narratrice, parce que le jardin est en contrebas. Il y a des fleurs roses, on est abasourdi par le vrombissement des abeilles, et tout est placé sous le signe de la chaleur, tout est mûr et bruisant, c'est l'été.

« Je me souviens que, quand nous étions enfants, les étés étaient toujours vraiment chauds », murmure une voix, dans l'incrédulité générale, car la chaleur de la Cornouailles n'est pas si réputée. Ce lieu du paradis perdu, c'est le jardin qu'on longe pour descendre à la plage. Un ravissement.

« Je pourrais remplir des pages, remarque Virginia Woolf, à évoquer l'une après l'autre les choses qui faisaient de l'été à St. Ives le plus beau commencement d'une vie qui se puisse concevoir. » Les anémones de mer, un petit poisson agitant sa nageoire dans une flaque, des coquillages, le bateau, le sable qu'on creuse, la lumière sur la mer le soir, les mûres des buissons.

« Lorsqu'ils louèrent Talland House, les parents nous donnèrent, à moi en tout cas, quelque chose qui s'est montré durable et sans prix. »

Il y a dans les souvenirs de la baie nichée dans l'ongle du gros orteil de l'Angleterre, cette sorte de bout du monde, le socle indestructible de toutes les scènes à venir.

« Je vois le passé, écrit Virginia Woolf, comme un long ruban de scènes et d'émotions, une avenue qui s'étend derrière moi, et au bout de l'avenue, se trouvent encore le jardin et la chambre d'enfants. Mais pourquoi se souvient-on de certaines choses et non pas d'autres ? Pourquoi me souviens-je du bourdonnement des abeilles dans le jardin, et non d'avoir été jetée toute nue dans la mer par mon père, comme on me l'a souvent raconté ? »

Elle livre ces souvenirs comme des pistes, car, note-t-elle, dans ce début de mémoires, il est très difficile de décrire un être humain. Adeline Virginia Stephen est née le 25 janvier 1882 à Hyde Park Gate, une sombre et victorienne demeure londonienne.

Sa mère se nomme Julia Prinsep Jackson, la très belle, très énigmatique et très énergique Nice de Julia Cameron, pionnière de la photographie.

Son père, sir Leslie Stephen, est un homme de lettres respecté, ami de Henry James et de tout ce que le Londres de 1880 compte de sommités, l'austère et puritain auteur du *Dictionnaire biographique national*, soixante-trois volumes-comportant vingt-neuf mille notices relatives à d'hypothétiques grands hommes. « Je suis issue, dit Virginia, d'innombrables personnes, certaines célèbres et d'autres obscures, née dans un milieu sociable, très cultivé, très porté à la correspondance, aux visites, à s'exprimer, à la fin du XIXe siècle. »

« Mais je ne sais pas, ajoute-t-elle, honnête et perfide, dans quelle mesure ceci ou cela me fait

éprouver ce que j'ai éprouvé dans la chambre des enfants à St. Ives.

Je ne sais pas à quel point je suis différente des autres. En partie parce que je n'ai jamais été à l'école et n'ai jamais été en compétition avec des enfants de mon âge, je n'ai jamais été à même de comparer mes qualités et mes défauts avec ceux d'autrui. »

Elle laisse vite tomber les considérations psychologiques et familiales pour revenir à la phénoménologie : « Mais naturellement, il y avait une cause extérieure à l'intensité de cette première impression, cette sensation d'être à l'intérieur d'un grain de raisin et de voir à travers une pellicule d'un jaune translucide, cela venait de tous ces mois que nous passions à Londres. »

En quelques mots, à sa manière narquoise et impressionniste, Virginia Woolf installe le décor, ce théâtre essentiel pour faire comprendre ce qu'est une vie. Elle fait une révérence insolente à la biographie traditionnelle, si affirmative et si raide. Un pied de nez au biographe positiviste et scientiste, accroché aux branches des arbres généalogiques, grimpé sur son tabouret de contrôleur des vies, drapé dans sa condescendance sociologique. Elle pose des jalons, des taches de couleur et de mémoire, qu'il faudra ensuite ajuster les unes aux autres, qu'il faudra superposer, faire jouer les unes avec les autres, un puzzle auquel il y aurait plusieurs solutions.

Geneviève BRISAC, Agnès DESARTHE, *La Double Vie de Virginia Woolf*, 2004.